

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 10 (1912)

Artikel: Science et foi [fin]
Autor: Carrara, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-764112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SCIENCE ET FOI

(Fin)

Ceux qui ont la „foi scientifique“ sont donc parfaitement conscients et sincères, quand ils disent que la science positive leur donnera le principe de toute certitude, le criterium de toute évidence, et que l'homme, pour être heureux, n'a pas besoin d'autre chose. Illusion généreuse, sans doute, mais combien plus présomptueuse encore!

Non, ils ne se sont pas trompés, ceux qui ont affirmé ou prédit la faillite de la science. Elle n'est peut-être pas encore déclarée, mais elle le sera. Cela est aussi certain que les mathématiques. Je veux dire: des sciences positives, puisque, aussi bien, il n'y en a pas d'autres.

Rappelons donc que, si le positivisme a condamné la philosophie, la théologie et la métaphysique, c'est à cause de leur impuissance à nous conduire à la vérité. Après avoir constaté qu'il n'y a eu jusqu'ici aucune philosophie, aucune théologie, aucune métaphysique qui n'ait été remplacée par quelque autre, ou qui ne doive l'être un jour, qu'aucune n'a appris à l'homme rien de définitif, ni même de provisoire, ni sur son origine, ni sur sa fin, ni sur celles de l'univers, et que sur ces questions essentielles nous sommes aujourd'hui aussi avancés qu'au temps de Thalès et d'Anaxagore, — la science positive est venue et a dit: „Ces énigmes, c'est moi qui les résoudrai. C'est moi qui suis la source inépuisable des clartés qui ne trompent pas. Je découvrirai tout, j'expliquerai tout, je serai la Révélation.“ Et, si elle ne l'a pas dit en ces termes, si aucun savant en particulier n'a pris et signé ces engagements formels, — d'avoir constaté et proclamé la faillite de la philosophie, de la théologie et de la métaphysique, et de s'être substitués à elles, qu'était-ce, de la part de la science et des savants, sinon laisser entendre assez clairement que, ce qu'elles n'avaient pu faire, elles, ils le feraient, eux, ou que, du moins, ils allaient l'entreprendre?

Y ont-ils mieux réussi? Pas jusqu'à présent. Mais il faut, sans doute, leur en laisser le loisir, et autant de siècles, peut-être, qu'en ont employés à n'y point réussir la philosophie, la

métaphysique et la théologie. Pas de science sans patience. Patientons !

Observation. Expérience. Calcul : Voilà la Trinité positiviste.

Éliminons d'abord le calcul. Ce n'est pas de certitude mathématique que l'humanité a besoin, car il y a longtemps qu'elle n'aurait plus besoin de rien. Il ne s'agit point ici du calcul basé sur des données et des quantités fictives ; il s'agit du calcul appliqué aux données de l'observation et de l'expérience.

Que peuvent donc donner l'observation et l'expérience ?

Exactement ce que peuvent donner nos sens si imparfaits et les instruments un peu moins imparfaits par lesquels nous essayons de les prolonger. C'est beaucoup, et ce n'est guère. Le domaine de notre observation directe et de notre expérience positive est ridiculement limité. La partie de l'univers qu'elles peuvent atteindre est infinitésimale. Ce que nous savons n'est rien auprès de ce que nous ne savons pas et que nous ne saurons jamais. Nous avons conquis et nous conquerrons encore quelques faits ; nous avons saisi, nous saisirons encore quelques relations, exprimées par quelques nombres, nous avons dégagé, nous dégagerons encore quelques lois... et du globe terrestre refroidi l'humanité aura disparu avant d'avoir pu épeler la première lettre du premier mot de l'énigme.

Voilà toute la solution qu'en donneront la science et les savants.

Ce n'était pas la peine de le prendre de si haut avec la philosophie, la théologie et la métaphysique, et de leur reprocher si durement leur faillite.

Mais c'est assurément la peine de reprocher la leur à la science et aux savants.

* * *

Reprocher ? Non. Ce n'est pas leur faute. Ils n'ont été coupables, comme la philosophie, la métaphysique et la théologie, que d'un peu de présomption. C'est la faute de la nature, qui est infinie, et de notre nature, qui est bornée.

Le positivisme n'y peut rien. Et si Auguste Comte est mort sans que ses yeux aient été dessillés, ses disciples immédiats

n'avaient déjà plus confiance. Emile Littré, dont le dogme constant était de ne rien affirmer, de ne rien nier, au delà de cette sphère que délimite strictement l'expérience, Emile Littré, le positiviste à toute épreuve, écrivait: „Ne connaissant ni l'origine, ni la fin des choses, il n'y a pas lieu pour nous de nier qu'il y ait quelque chose au delà de cette origine et de cette fin¹⁾, pas plus qu'il n'y a lieu de l'affirmer²⁾.“

Neutralité obligatoire sur la question de la cause et de la fin de l'univers, neutralité parce que ignorance. Le positivisme dégénère en agnosticisme. L'aveu est caractéristique et précieux. En veut-on un autre?

„J'ai exposé les hypothèses relatives à l'univers, au monde, à la terre, aux espèces vivantes. Rien n'est plus propre à faire toucher à l'esprit humain les bornes qui le renferment. Dès qu'il tente de parvenir à ce qu'exprime le mot ambitieux de cosmogonie, il franchit les uns après les autres maints degrés prodigieux; mais quelque vaste espace qu'il parcoure ainsi, quelque immensité qu'il traverse, d'autres immensités s'ouvrent à perte de vue, et il revient, résigné à ignorer.“

Quelqu'un qui n'était pas positiviste et qui ne songeait point à réconcilier le cœur et la raison, la science et l'amour, Blaise Pascal, ayant constaté que l'homme, entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, est un milieu entre rien et tout, concluait déjà:

„Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera à la vue de ces merveilles, et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.“

Et Victor Hugo, après s'être abîmé dans la contemplation de l'infini étoilé, après avoir découvert partout „le même fourmillement et la même genèse“, après s'être rappelé „les trois mille espèces d'éphémères, pour un seul rosier, constatées par

¹⁾ Ceci est contre les matérialistes et les athées.

²⁾ Ceci est contre les spiritualistes, philosophes, métaphysiciens et théologiens.

Bonnet de Genève, l'anneau de Saturne qui a soixante-sept mille cinq cents lieues de diamètre, les dix-sept mille facettes de l'œil de la mouche, les trois astres versicolores d'Aldébaran qui tournent concentriquement à raison de cent millions de lieues par minute, . . . le diamètre de notre orbite, soixante-dix millions de lieues, insuffisant à créer un écart qui puisse troubler la parallaxe des étoiles et servir de base à leur triangulation, . . . cet inconcevable bruit pareil au frôlement de la soie qui, au pôle, accompagne les aurores boréales, les nébuleuses, ces nuées de l'abîme, les moisissures, ces forêts de l'atome, . . . les hydres nageant dans les globules du sang, l'infiniment grand de Campanella, l'infiniment petit de Swammerdam, l'éternelle vie à jamais visible en haut et en bas . . .“ Victor Hugo, ce fort esprit, s'écrie, plein d'adoration et d'épouvante :

„Otez-moi de là-dessous, si vous ne voulez pas que je prie!“

Puis, plus calme et s'étant ressaisi :

„Le genre humain ne peut s'empêcher d'adresser ces questions à l'obscurité et d'en attendre des réponses. Quelle est la destinée? Dans quelle proportion l'homme fait-il partie du monde? Qu'est-ce que la vie? Qu'y a-t-il avant? Qu'y a-t-il après? Qu'est-ce que le monde? De quelle nature est le prodigieux être en qui se réalise au fond de l'absolu l'identité inouïe de la nécessité et de la volonté?

„Toutes ces questions se résolvent en prosternements, et les plus fort esprits chancellent sous la pression des hypothèses.

„Simples, tâchez de penser; penseurs, tâchez de prier¹⁾.“

* * *

Je ne sais quel avenir est réservé à la science ni jusqu'où elle ira, sur la route de l'infini, avant que le genre humain ne soit plus dans l'universel cosmos qu'un souvenir. Mais je pense que, si elle nous aura abondamment renseignés sur les propriétés du bromure d'éthyle et sur les caractères de l'*Aphrophora spumaria*, elle devra déposer ses instruments et quitter ses laborations sans avoir avancé d'un pas la solution des questions que Victor Hugo vient de nous rappeler et qui se dressent, comme

¹⁾ Victor Hugo, *Post scriptum de ma vie. (L'âme. Choses de l'infini.)*

autant de statues voilées de ténèbres, au bout de chacune de ses avenues. Le problème permanent: „D'où venons nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous?“ est intact. Et si c'est sur la solution de ce triple problème que la science doit baser la morale qui réalisera l'harmonie sociale et conduira l'humanité au bonheur, j'ai rencontré, depuis que je vis parmi les hommes, bien des prétentions ahurissantes, mais aucune qui le fût à l'égal de celle-là. Là est la faillite de la science, là est l'insuffisance notoire du déterminisme, du positivisme, de toutes les „chansons nouvelles“ qui ont cru qu'elles remplaceraient la „vieille chanson“.

Et plus encore que leur insuffisance, c'est leur inconséquence qui me frappe. Le positivisme, après avoir établi (contre la philosophie, la métaphysique et la religion), le règne absolu, la bienfaisante tyrannie du fait, a fini par aboutir à une philosophie, à une métaphysique et à une religion. Le déterminisme, après avoir, au nom de la physiologie, condamné le libre arbitre, — ce qui ne laissait pas, d'ailleurs, d'être assez impertinent, si une pareille conclusion échappait très évidemment à de pareilles prémisses, — le déterminisme, par la bouche de ses prophètes, nous rend de notre liberté dans la pratique ce qu'il nous en avait ôté dans la théorie, — *primo enim vivere, deinde philosophari*, — et c'est Stuart Mill qui découvre que le „déterminisme intérieur“ peut être sinon détruit, du moins „déplacé“ par de nouveaux motifs tirés de la conscience et mis en œuvre par la volonté; que nous sommes maîtres et responsables de nos dispositions mentales et de notre caractère, qu'il dépend de nous de modifier. Après la négation de la liberté, qui aurait cru possible un pareil contrôle, un pareil „déplacement“ du lourd fardeau de l'hérédité, des affections congénitales, des influences „déterminantes“, de tout genre et de toute origine, celles du dedans et celles du dehors? C'est que les théories les plus „scientifiques“, les hypothèses les plus solidement construites en apparence, ne tiennent pas contre les exigences de la vie, contre les besoins de la société, et vous avez beau, au nom d'une théorie, nier le mouvement, je me lèverai et je marcherai; vous avez beau nier la liberté et la volonté, je me déterminerai moi-même dans un

sens plutôt que dans un autre, et si ma destinée n'est pas, en fin de compte, ce qu'on était fondé à attendre qu'elle fût, et que je vous en fasse des plaintes, vous n'aurez qu'à me répondre que j'en ai été l'artisan. Les déterministes les plus déterminés, lorsqu'ils ont des enfants, voit-on qu'ils ne les élèvent point et qu'ils laissent à l'hérédité, aux affections congénitales et aux influences internes et externes le soin d'en faire des hommes?

Ensuite, d'avoir découvert — ou cru découvrir — que tous les êtres, tous les faits et tous les phénomènes sont „conditionnés“ et „déterminés“, en vertu du principe de causalité, par des êtres, des faits et des phénomènes antérieurs ou concomitants; que le déterminisme est le postulat de toutes les sciences naturelles, que les lois, c'est-à-dire les rapports invariables entre les phénomènes, ne peuvent être recherchées et atteintes que si l'on croit que tout phénomène n'est qu'un anneau d'une chaîne phénoménale indéfinie; d'avoir conquis cette „vérité“ scientifique et d'en avoir fait à la fois la pierre d'angle et la clef de voûte de la science moderne, qu'était-ce donner à entendre, sinon que le progrès était impossible; le progrès, c'est-à-dire cette lente et constante modification des êtres, au milieu et en dépit des faits et des phénomènes qui, soi-disant, les pressent, et les foulent, et les accablent de toutes parts? Car si je suis „conditionné“ et „déterminé“ par des faits et des phénomènes dont chacun est, à son tour, déterminé et conditionné par d'autres, qui ne laissent pas de l'être aussi, depuis qu'il y a des faits et des phénomènes, d'où pourrait bien venir, dans cet enchaînement compact et rigide, le fait ou le phénomène non déterminé ni conditionné, mais conditionnant et déterminant, qui modifierait les conditions et les déterminations d'un être quelconque dans le sens d'une régression ou d'un progrès? Et qui ne voit que, dans ces „conditions“-là, l'univers, la nature et l'homme seraient aujourd'hui exactement ce qu'ils étaient il y a cent mille ans, ce qu'ils seront, si Dieu leur prête vie, dans mille siècles? Bloc intangible et infrangible. L'immutabilité dans l'éternité. De mouvement, point. De progrès, pas davantage, ni dans l'ordre physique, ni dans l'ordre intellectuel, ni dans l'ordre moral . . . Mais ne sont-ce pas les positivistes et les déterministes, les irréductibles champions du „fait“, qui ont découvert l'évolution et établi la nécessité sinon du progrès,

du moins du mouvement éternel? Immutabilité des lois de la nature et mouvement éternel des êtres soumis à ces lois. Identité des contraires. *Credo quia absurdum* . . . Non, ce n'était pas la peine que le positivisme et le déterminisme le prissent de si haut avec le dogmatisme religieux, philosophique et métaphysique. Et comment peuvent-ils prétendre modifier le cours forcé des choses, et, si l'humanité souffre de se sentir ainsi conditionnée et déterminée, l'arracher à cette double entrave et la conduire, par une autre harmonie, aux oasis divines du bonheur?

Mais, d'autre part, si rien n'est ni conditionné ni déterminé, s'il n'y a pas de lois immuables, ou s'il est vrai que les lois qu'il a établies, Dieu peut les changer quand il lui plaît, si la création est emportée, on ne sait où, par l'irrésistible vague du phénoménisme universel, s'il n'y a nulle part rien de fixe où puisse s'arrêter l'observation et sur quoi puisse compter l'expérience, — alors c'est la science elle-même qui est impossible, dont les efforts sont vains, dont les conquêtes sont chimériques, et c'est l'humaine raison qui ne trouve plus de domaine où s'exercer, et c'est le progrès aussi qui n'est qu'une illusion, qu'un mot vide de sens et de réalité. Car, pour progresser, il faut un point de départ fixe d'où compter les pas faits en avant, il faut une base immuable d'où dresser vers le ciel les étages de l'édifice, et si le progrès humain consiste dans l'asservissement de la nature et de notre nature aux fins mystérieuses, mais certaines, de l'humanité, il faut que la nature et que notre nature aient à la fois quelque chose d'immuable que nous puissions connaître, sur quoi nous puissions expérimenter, et quelque chose de muable, qui puisse se modifier dans le sens du progrès. Et cette nécessité inéluctable, ce n'est pas la science qui nous l'apprend et qui nous l'impose, ce n'est ni le positivisme ni le déterminisme, c'est cette philosophie, cette métaphysique et cette religion qu'ils prétendaient tout à l'heure disqualifier et remplacer, et à quoi il faut bien, en fin de compte et d'examen, qu'ils reviennent.

Car, s'ils n'y reviennent pas, c'est au pessimisme qu'ils aboutissent, et à la désespérance. Que dis-je? Ils y ont déjà abouti. Ils ont commencé par des désillusions, des déceptions. La chaîne indéfinie des phénomènes ne leur a pas procuré la satisfaction spirituelle qu'ils en attendaient. La doctrine de la sélection des

espèces et du triomphe des plus aptes n'a pas rendu la paix de l'âme à ceux d'entre eux — et ils étaient beaucoup! — qui n'étaient ni taillés en Hercules ni rentés comme Rothschild. Les raisons mécaniques qu'ils ont partout trouvées aux choses n'ont pas contenté leur raison. Ils n'ont pas vu réalisé entre l'univers si bien compris et leur pensée si intelligente cet accord parfait, cette harmonie supérieure qui est comme l'effluve enivrant de la Vérité. Ils se sont étonnés — les naïfs! — de trouver le néant si vide et si silencieux. Ils savaient bien, sans doute, que la nature nous ignore et n'a pas besoin de nous pour réaliser ses mystérieuses destinées; tout de même, ils ne la croyaient pas si indifférente, si sourde, si muette, si aveugle, si marâtre. Des faits après des faits, des êtres au delà des êtres, des phénomènes par-dessus des phénomènes, toujours, partout, sans fin, éternellement; nulle part une idée, une pensée, un principe, une direction, un conseil ou une espérance. La science ne permettrait-elle donc pas à l'âme humaine de vivre, et ne lui serait-elle pas un aliment complet? Pourtant on avait, grâce à elle, secoué les vieux jougs, proclamé le quatre-vingt-treize de la pensée. On avait émancipé l'intelligence; on l'avait débarrassée de plusieurs troublantes obsessions: Dieu, la vie future, la responsabilité, le châtement, le devoir même. On était enfin libres... et on n'était pas heureux! Pourquoi? Sans doute parce que, faisant rentrer l'homme, à titre de simple unité, dans la série formidable des nombres et des êtres, on l'y avait comme englouti. Il s'était remis lui-même, croyait-il, à sa place, qui n'est ni la première ni la dernière, car sur la route de l'infini il n'y a ni derniers ni premiers; toutes les places se valent, et celle qu'occupe l'homme n'est ni au-dessus ni au-dessous de celle de l'éléphant ou du ciron. L'homme n'était plus qu'un être quelconque dans le tourbillon des êtres, qu'un phénomène insignifiant dans la chevauchée des phénomènes. Qui pis est, il était devenu l'esclave de ces phénomènes, qui le conditionnaient, le déterminaient, l'enfermaient dans leurs inébranlables murailles. Victoire à la Pyrrhus! L'implacable loi du mécanisme réduisait l'homme à n'être plus qu'un grain de sable grinçant entre les dents de cette énorme roue de la création

Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

Dès lors, valait-il la peine de tourner avec elle, et de vivre, et de s'agiter, et de souffrir?

Pour tout dire d'un mot, la science avait détruit l'idéal, et je ne sache pas de plus funeste besogne. Ou, du moins, elle proclamait si haut qu'elle l'avait détruit, qu'on avait fini par l'en croire, car nous faisons aujourd'hui à la science l'honneur, qu'on ne lui a pas toujours fait, de la prendre au sérieux. Et quand elle nous enseigne qu'il nous faut renoncer à chercher les causes et les fins, quand elle bouche toutes les avenues que nous aimons voir s'ouvrir sur le passé et sur l'avenir, elle nous sépare de l'avenir et du passé, elle coupe à la fois nos plus profondes racines dans la terre et nos plus hauts rameaux dans les cieux, elle nous ébranle et elle nous découronne, elle tarit d'un coup les sources de la vie morale. Elle retranche de l'existence terrestre tout ce qui en fait le prix, elle détruit notre joie et notre courage; elle réussit même à briser ou à détendre le suprême ressort de toute vie humaine, et sa plus grande douceur et son plus noble tourment: l'amour. Et c'est cette science-là qui prétend posséder la Vérité! Est-il donc possible que la Vérité soit si malfaisante?

* * *

Lambeaux de vérité, faudrait-il plutôt dire, et haillons plutôt encore que lambeaux. Ce qu'il y a de merveilleux dans la science, ou plutôt chez certains savants, c'est leur outrecuidance, c'est la facilité avec laquelle ces grands logiciens tirent de quelques faits très particuliers les conséquences les plus générales, les plus lointaines et les plus graves, qui, en réalité, n'y sont nullement contenues. Ils ne veulent, disent-ils, que des faits, parce que rien n'est certain en dehors du fait; surtout, pas d'interprétations de faits, parce que toute interprétation de faits est de la métaphysique, et que la métaphysique, ce n'est pas sérieux. Mais qui donc moins qu'eux s'abstient d'interpréter les faits? Qui donc, au nom des faits, nie le libre arbitre et la responsabilité? Ce sont eux, précisément. Et qu'est-ce faire autre chose que d'interpréter des faits, que d'en tirer des conséquences qu'ils ne comportent point, parce qu'elles sont d'un autre ordre, et non physiques, mais, précisément, métaphysiques, ou, si vous préférez,

morales? Et je sais bien qu'ils ne nient point la morale, et que, même, ils en reconnaissent la nécessité; mais ils en déplacent le fondement, et ils le veulent non plus métaphysique, mais physique, et ils prétendent que la notion du devoir — à laquelle ils ont encore la bonté de tenir — tombe, comme par miracle, de la pointe d'un scalpel ou des volcans de la Lune, à moins qu'elle ne sorte d'une cornue ou d'une gousse de haricot. Et ils ne s'aperçoivent pas qu'en tant que savants, je veux dire en tant que physiologistes, anatomistes, chimistes, observateurs et expérimentateurs, ils n'ont aucune compétence à traiter de morale, ni pour l'affirmer, ni pour la nier, ni pour la fonder sur la science plutôt que sur la religion. L'idée d'obligation, sans laquelle il n'y a ni devoir ni morale, s'ils ne la trouvent nulle part dans la nature soumise à leurs microscopes et à leurs réactifs, il faut donc qu'ils la tirent d'ailleurs! Ou bien — et qu'ils choisissent! — il faut qu'ils aient jusqu'au bout le courage et la logique de leur opinion, de leur positivisme et de leur déterminisme, et qu'il confessent que, s'il n'y a point de liberté, il n'y a pas non plus de responsabilité, ni d'obligation, ni de morale; et c'est alors la société elle-même dont le fondement s'écroule, dont le lien est rompu, le principe ruiné et la fin abolie. Que nous veut donc leur science, si les conséquences qu'elle tire de ses constatations, il est impossible de les faire passer dans la pratique? Qu'ils commencent donc par dénoncer le pacte social et par ramener l'humanité à son chaos! Ils pourront alors, et seulement alors, se vanter d'avoir été conséquents et d'avoir fait honneur à leur raison. Seulement, il n'y aura plus personne pour les entendre et pour les en féliciter, et c'est peut-être pourquoi ils préfèrent le *statu quo*.

* * *

Il y a, d'ailleurs, au terme de leur investigation des faits et des phénomènes, un fait qu'il faut bien qu'ils acceptent, un phénomène qu'ils sont bien obligés de considérer comme conditionnant et déterminant: c'est que, arrivés à un certain point, il faut qu'ils s'arrêtent, non pas *ubi terrarum defuit orbis*, mais *ubi cognoscendi defuit facultas*. Tu n'iras pas plus loin! Sans doute, au delà de cette muraille, ou de ce fossé, il y a d'autres faits

d'autres phénomènes; mais ils sont de telle nature, que ta nature n'a rien par quoi elle puisse entrer en rapports avec eux. Ils ne sont pas — je le répète — du „surnaturel“, ils sont du „suprasensible“, et dans l'état actuel de ton „conditionnement“, tu es inapte à les connaître. Tu n'as pas les sens qu'il faut pour les sentir. Tu as limité la création à la connaissance que peut t'en donner ton misérable organisme, la ridicule brièveté de ton observation et de ton expérience. Mais la création, la nature te déborde de toutes parts, du côté de l'infiniment petit comme de l'infiniment grand. Ce que tu en peux atteindre n'est qu'un point; tout le reste est mystère.

Le Mystère ... Quoi qu'on en ait, et quelque présomption qu'on puisse avoir de ses forces, il y faut bien revenir, car il est, à proprement parler, toute la nature. Il y a la création visible, et il y a la création invisible, et pour l'homme, celle-ci est à celle-là comme l'infini est à zéro. Il y a ce que nous connaissons, ce que nous connaissons, et surtout, et après tout, et au delà de tout, ce que nous ne pouvons connaître. Il y a l'Inconnaissable, la „réalité inaccessible“ des positivistes, l'Incompréhensible, que nous ne pouvons comprendre dans les limites de nos facultés bornées, l'Inconcevable, que nous ne saurions ni conditionner, ni déterminer par rien de relatif, l'Absolu, l'Abîme.

Or, phénomène merveilleux, cet abîme, qui m'est inaccessible, incompréhensible, impénétrable, sur lequel je n'ai aucune prise, aucune action, il en a une sur moi, il me pénètre, il éveille en moi un écho, il allume en moi un reflet, il creuse en moi une profondeur égale à la sienne. Est-ce la Révélation? Je ne sais. Il se pourrait. Ce dont je suis sûr, c'est que le relatif que je suis, que vous êtes, suppose nécessairement un Absolu. Cet Absolu, il est là, derrière ce mur d'ombre. Je le sens qui palpite, qui respire, qui vit d'une vie dont les modes m'échappent, auprès de laquelle la mienne, la vôtre, celle de toute la nature sensible, est celle d'un atome par rapport à l'océan. Je le sens? ... Non, je ne le sens pas; je n'en sais rien, d'ici-bas je n'en saurai jamais rien: je le *crois*. Ne comprenez-vous pas qu'il faut que je le croie, que je ne puis faire autrement, que ma *raison* même

est la cause première, la source vive de ma *foi*, et que, si je dois *croire*, c'est parce que je ne puis assez *savoir*? Il n'y a qu'un objet de croyance: l'Absolu; il n'y a qu'un fondement de religion: l'Inconnaissable, le Mystère.

De la tyrannie du fait est née la théorie de l'Inconnaissable, cet agnosticisme, oreiller de résignation ou de paresse pour les esprits peu exigeants, pour les âmes molles qu'une culture raffinée a portées au dilettantisme et à un scepticisme élégant et mondain. Comme il est acquis que la science se borne à effleurer la surface des choses et qu'elle n'en saurait atteindre le fond, c'est un défaut de la nature humaine qu'il nous faut accepter avec tant d'autres, et d'autant plus volontiers que celui-là est absolument incorrigible.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce,

et les gens du monde tiennent à être gracieux. Et puis, après tout, pourquoi défaut? Ni défaut ni vertu: caractère. De ne pouvoir grimper sur les arbres, dira-t-on que c'est un défaut de l'âne? Pourquoi pas aussi de ne pouvoir jouer de la flûte?

Mais si, d'aventure, il se trouvait des ânes qui éprouvassent le besoin de jouer de la flûte et de grimper sur les arbres, et qui souffrissent de ne pouvoir le satisfaire, ce serait une condamnation suffisante de l'agnosticisme. Que quelques esprits distingués se désintéressent du Mystère et de la foi qu'il impose, je pense d'abord qu'ils seraient plus distingués encore en s'y intéressant, et je pense surtout qu'ils seraient plus humains. Il n'y a guère qu'une manière d'être âne, et qu'un degré d'ânerie; mais il y a plusieurs manières d'être homme, et plusieurs degrés d'humanité. Il y a l'homme tertiaire, et il y a vous, Messieurs. Il y a le Bassouto, et il y a l'Italien de la Renaissance. Il y a Behanzin, et il y a Ernest Naville. Il y a le primitif qui trace des losanges sur des os de renne, et il y a Michel-Ange. Et il y a, en particulier, un certain mode de culture intellectuelle qui abaisse l'esprit au lieu de l'élever et qui avilit les sentiments au lieu de les ennoblir.

L'agnosticisme est une fin de non-recevoir opposée au pourquoi de l'univers, au problème de notre origine et de notre fin,

à tout dogme supranaturel, à toute interprétation des faits accessibles et des phénomènes sensibles. C'est un arrêt définitif sur la route de l'infini. C'est la faillite suprême, la banqueroute totale et frauduleuse. On assure que l'agnostique est dans d'excellentes conditions pour opérer la conciliation entre la religion et la science. La plaisanterie est agréable. On rencontre souvent, en effet, des personnes complaisantes qui s'offrent à jouer le rôle d'arbitres entre deux parties dont la querelle ne les intéresse, d'ailleurs, aucunement, bien loin de les passionner; mais quoi! il faut bien se montrer serviable,

Et cela fait toujours passer une heure ou deux.

A vrai dire, c'est un travail qui exige d'autres ouvriers. Il y faut des savants assez modestes pour commencer de croire dès qu'ils cessent de savoir, ou des croyants assez instruits pour comprendre que la vraie foi n'est pas d'instinct, mais de logique, et qu'elle est un suprême appel, un vœu éperdu de la raison. Commencer de croire quand on constate qu'on cesse de savoir; ne pas s'arrêter sur la route de l'infini; quand la marche n'y suffit plus, le vol; quand les jambes refusent leur service, des ailes: voilà la conciliation cherchée. Admettre comme raisonnable, comme logique, comme scientifique, comme assez vraisemblable pour être vrai, que, si nous concevons, au delà du monde sensible, un ordre de choses, de faits et de phénomènes que notre nature actuelle ne peut atteindre, il faut, de toute nécessité, qu'il y ait au delà de notre nature, un mode supérieur d'existence à qui cet au-delà soit accessible; que ce mode supérieur d'existence doit caractériser des êtres simultanés à ces faits et à ces phénomènes et qui puissent en prendre connaissance; que ces êtres, à leur tour, soient, par rapport à un autre au-delà plus lointain, situés comme nous le sommes par rapport à eux, et ainsi de suite, éternellement, selon une progression croissante et indéfinie . . . *Fides est argumentum rerum non apparentium*, la foi est une certitude, une preuve des choses qu'on ne voit pas, d'un monde suprasensible, d'un au-delà incommunicable à notre nature. Mais aussi *fides est sperandarum substantia rerum*; la croyance ne va pas sans l'espérance, et ce qu'il est raisonnable d'espérer, et vraisemblable, et logique, et scientifique même, si „leur évolution“ et „leur transformisme“ ne sont pas

vrais seulement pour les batraciens et les cryptogames, c'est que notre nature actuelle „évolue“ et se „transforme“, de telle manière et dans un sens tel, qu'elle devienne un jour capable de communiquer avec cette partie de l'univers qui lui est aujourd'hui fermée, qu'elle voie s'ouvrir devant elle, les unes après les autres, les portes du Mystère, qu'elle gravière lentement les degrés de l'Infini, de l'Absolu. Ce qu'il faut espérer et ce qu'il faut croire, parce que cela est raisonnable, parce que cela est conforme à l'histoire tout entière de notre race, c'est que l'humanité va, d'étape en étape, sur un chemin qui monte, c'est que, d'âge en âge, de génération en génération, elle se perfectionne, elle acquiert des puissances nouvelles, elle pénètre et conquiert son propre mystère, cet abîme intérieur, contre-coup de l'abîme extérieur qui l'environne et où elle est encore ensevelie. Ensevelie? . . . *Resurgam! . . . Non omnis moriar, sed vivam et narrabo opera Domini! . . .*

La science nous a découvert un moi subliminal, un mode d'existence qui fait plonger à des profondeurs insoupçonnées les racines de notre être, qui en élève les cimes à de vertigineuses hauteurs. Qui peut dire ce que l'avenir nous réserve, ce que la nature humaine recèle de puissances encore inconnues, de capacités de connaître, de résoudre l'équation formidable qu'elle rêve de poser entre elle et l'Infini? Pourquoi n'y aurait-il pas dans l'âme de l'homme-créature autant de puissance de connaître qu'il y en a de créer dans l'Ame de l'Univers? Pourquoi nous arrêterions-nous sur le chemin de la connaissance? Depuis que le type humain existe, il s'est, seul de tous les types vivants, assez modifié dans le sens du progrès pour qu'il soit fondé raisonnablement, scientifiquement, à croire qu'il n'y a aucune raison scientifique que ce mouvement cesse jamais. Là est notre espérance et notre foi. Et d'où nous vient-elle, si ce n'est de notre science même? Croire naît de savoir, ou, ce qui revient au même, du besoin et de la difficulté de savoir. Les difficultés de croire ne sont rien auprès des difficultés de savoir. C'est parce qu'il est difficile de savoir qu'il devient facile de croire, et la religion sort de la science, comme Minerve tout armée de la tête de Jupiter.

* * *

Faut-il, dès lors, continuer de parler de l'incompatibilité de la science et de la religion, de dire que la science est une chose et que la religion en est une autre, qu'elles ne répondent pas au même objet, qu'elles ne sauraient avoir de „commune mesure“, et qu'il faut craindre „que toute intention de les comparer ou de les confronter ne les dénature“¹⁾?

Non, sans doute, la science et la religion ne sont pas une seule et même chose, mais si je crois avoir suffisamment je ne dis pas démontré, — car la démonstration en était depuis longtemps faite, — mais rappelé que celle-ci est la suite naturelle, le corollaire logique, nécessaire, je dirai même scientifique de celle-là, je croirai aussi avoir acquis le droit de dire qu'il ne saurait y avoir de religion sans une science qui la précède et, pour ainsi dire, la fonde et la soutienne, l'encourage et, pour ainsi dire encore, la prenne par la main pour marcher avec elle vers leur but commun. Que ce but commun — qu'on ne saurait, je pense, leur contester — soit donc leur „commune mesure“, et qu'on ne dise plus, si elles ont le même but, qu'elles „ne répondent pas au même objet.“ La crainte est donc chimérique, autant, d'ailleurs, qu'honorable de les „dénaturer“ en les „comparant“ ou en les „confrontant.“ On le peut, en vérité, mais on voit qu'il ne convient pas de les „opposer“, car l'une et l'autre sont en fonction de la Nature, l'une du Connu, l'autre du Mystère.

Ainsi tombe l'argument, qu'on objecte à la possibilité d'une conciliation, tiré de l'impossibilité d'une religion naturelle, d'une religion personnelle, d'une religion sans autorité²⁾. L'histoire nous apprend, dit-on, „qu'il n'y en a jamais eu“, et cela est peut-être vrai, encore que, si j'ai, moi, une religion personnelle, ce soit un fait très suffisamment historique; mais, en vérité, l'argument n'en est pas un; car de ce que quelque chose n'a jamais existé, on ne saurait conclure *a priori* qu'il n'existera jamais. Avant qu'il ne fût possible d'aller en vingt heures de Milan à Paris, et en trente minutes de transmettre à Genève les compliments de Saint-Pétersbourg, on pouvait nier qu'il dût jamais

¹⁾ Ferdinand Brunetière, dans la préface des *Questions actuelles*.

²⁾ Cf. pages 394 et 395 du numéro précédent.

y avoir des chemins de fer ni des télégraphes, et on se serait trompé. Mais on ne peut plus nier aujourd'hui qu'il y ait ou qu'il puisse y avoir une „religion naturelle“, une „religion sans autorité“.

De tout ce qui précède, il résulte, me semble-t-il, assez évidemment que la religion, comme dirait Montesquieu, dérive de la nature des choses, de la nature extérieure et de notre propre nature, qu'elle est donc entre l'univers et l'homme, et entre les hommes eux-mêmes, un „rapport nécessaire“, une inéluctable „loi“¹⁾. Et si l'on tient à ce qu'elle ait une „autorité“ de qui se réclamer, laquelle lui faut-il désormais, si ce n'est la Nature même et notre nature? L'autorité d'un fils, et ses références, c'est son père et sa mère.

Il se peut que la religion n'ait pas, jusqu'ici, été considérée sous cet angle, ou qu'elle ne l'ait été que par un petit nombre d'esprits dépourvus d'„autorité“, dont on peut dire, comme de Jean-Baptiste: *Vox clamabat in deserto*. Mais que cet angle soit plus ouvert et moins „obtus“ qu'un autre, c'est ce qu'on aurait, je crois, mauvaise grâce ou mauvaise „foi“ à contester. Et si la religion n'a pas toujours été entre les hommes l'artisan de „conciliation“, de concorde et d'harmonie qu'on aurait désiré qu'elle fût, n'est-ce pas, peut-être, parce que l'„autorité“ dont elle se réclamait n'était ni assez „naturelle“, ni assez „universelle“, ni assez „humaine“ pour être reconnue et acceptée de tous les hommes? Tant qu'on a cru pouvoir la fonder sur des mystères particuliers, imposés „d'autorité“ et choquants ou obscurs pour la raison humaine, — dont les droits sont éminemment respectables, — on en a fait une source intarissable de contestations, de controverses, de disputes, de querelles, d'inimitiés et de discordes, et l'humanité a été le champ de bataille de la science et des religions, de la raison et de la foi. Fondez désormais la religion sur le grand Mystère, sur ce Mystère universel qui est la Nature même, que notre raison accepte et adore, vous lui donnez le même objet, la même fin qu'à la science, *vous conciliez le besoin de savoir et le besoin de croire, la science et la religion, la raison et la foi dans une synthèse supérieure*, vous faites de

¹⁾ Montesquieu, *l'Esprit des Lois*, I, 1.

l'une et de l'autre des sources d'harmonie et de progrès pour l'humanité, à qui vous permettez d'accomplir sa véritable, son unique destinée.

Sa „destinée“? . . . Patience donc! On ne sort pas de sa nature, on évolue avec elle. On n'échappe pas à sa destinée; la destinée résulte de la nature; l'événement est l'œuvre de l'élément. Ce que vous serez un jour en réalité, vous l'êtes en puissance dès aujourd'hui, car vous le portez en vous. Ce que peu à peu vous cessez d'être vous garantit ce que vous serez. Vous mourrez petitement pour renaître grandement. La fleur suprême de la Vie s'épanouit au soleil invisible de la Mort.

GENÈVE

JULES CARRARA



Ein Gelb in seinem Rot, ein Blau in seinem Grün; das Werden einer Linie der heiligen Stunde aus der andern, wie der andern aus der einen; die Flächen und Räume Giottos und Donatellos, Lionardos und Michelangelos, Bramantes und Majanos: alles, was im Auge lebt, ist Farbe.

Geboren aus sich selbst, erschaut die Farbe nur sich selbst.

Jede Malerei ist *eines*, und alles Wort über sie ist ein gänzlich anderes.

Das *Wort* gehört ganz der *Dichtung*. Jedes ihrer Werke hat sein eigenes Wort und lebt nur durch dieses selbst. Worte über ein Dichtwerk sind ein gänzlich anderes, als das Wort im Dichtwerk selbst.

*

Der Laie mag wissen, aber er schaut nicht; das Auge des Malers weiß nicht, aber es schaut.

*

Alles, was im Auge lebt, ist Farbe.

Ein einzelnes Grün oder einzelnes Violett sind dem schauenden Auge ein Loch, ein toter Fleck im Dasein. Erst das Werden von Rot in *seinem* Grün, von Violett in *seinem* Gelb ist Farbe. Das Erschauen des Reichtums einer Welt, wie der Welt eines Reichtums, das ist Farbe.

Und aller Reichtum im schauenden Auge ist Eines. Ein Weiß in seinem Weiß, ein Blau in seinem Blau; eine Linie in der andern, wie die andere in der einen; die Einheit der architektonischen Fläche im Vielklang der Flächen und die Fülle an Flächen im Leben jeder einzelnen; *ein* Raum in allen Räumen und in jedem einzelnen Raum die Mannigfaltigkeit des Ganzen: die Geburt der Unendlichkeit aus dem Einklang und des Einen aus dem Unendlichen, das ist dem schauenden Auge die Farbe.

BIBERIST

OSCAR MILLER

